

Christine Jordis

# L'aventure du désert

L'INFINI

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

DE PETITS ENFERS VARIÉS, Seuil, 1989.

LE PAYSAGE ET L'AMOUR DANS LE ROMAN ANGLAIS, Seuil, 1994.

JEAN RHYS : LA PRISONNIÈRE, Stock, 1996.

BALI, JAVA, EN RÊVANT, Éditions du Rocher, Seuil, 2001 (Folio n° 4154).

GENS DE LA TAMISE ET D'AUTRES RIVAGES... : VU DE FRANCE, LE  
ROMAN ANGLAIS AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE, Seuil, 1999 (Points essais).

LA CHAMBRE BLANCHE, Seuil, 2003 (Points roman).

PROMENADES EN TERRE BOUDDHISTE : BIRMANIE, Seuil, 2004.

UNE PASSION EXCENTRIQUE : VISITES ANGLAISES, Seuil, 2005 (repris sous le  
titre *Promenades anglaises*, Points).

GHANDI, Gallimard, coll. « Folio biographies », 2006.

BIRMANIE, avec des photographies de Michel Gotin, Seuil, 2006.

UN LIEN ÉTROIT, Seuil, 2008 (Points roman).

*L'Infini*

Collection dirigée  
par Philippe Sollers



CHRISTINE JORDIS

L'AVENTURE  
DU DÉSERT

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2009.*

## « Un mouvement qui toujours excède les limites »

Longtemps je me suis demandé pourquoi certaines personnalités exerçaient sur nous une fascination sans fin. Emily Brontë, Rimbaud, T.E. Lawrence, Charles de Foucauld... pour citer pêle-mêle quelques-uns de ces personnages, en apparence les plus opposés. Puis je compris qu'en fait ils se ressemblaient. Les liait une expérience intérieure si profonde qu'une vie entière ils y restèrent fixés. Jamais ils ne renoncèrent à poursuivre leur propre quête ni n'acceptèrent de compromis, quitte à rester incompris, voire blâmés par l'ensemble des hommes dont ils tenaient pour rien les buts et ambitions. Solitude et réprobation du monde apparaissent comme leur marque spécifique. À propos de T.E. Lawrence, Churchill écrivait : « Le monde regarde naturellement avec un peu d'effroi un homme aussi parfaitement indifférent à la famille, au bien-être, au rang, à la puissance comme à la gloire ; il ne voit pas sans quelque appréhension un être se placer en dehors de ses lois, rester impassible devant tous ses charmes, un être étrangement affranchi, se mouvant en marge des courants habituels de l'activité humaine. » Malgré les apparences

— rupture, bouleversements, vies cassées en deux —, ils suivirent en fait, contre la société et ses aménagements, la ligne droite, dure et nue de leur exigence intérieure. Ce qui dans leur cas nous retient : cette fidélité à leur propre loi, la brûlure d'une aspiration qui les marqua jusqu'à la mort, l'emportant sur le reste, sur une vie domestiquée et raisonnable.

J'ai voulu comprendre leur démarche, pourquoi, pour la plupart, ils avaient rompu avec le monde des autres, le monde rationnel, et suivi, en eux-mêmes, ce mouvement qu'on ne peut réduire à la raison et qui les tint en son pouvoir. « Il y a dans la nature et il subsiste dans l'homme un mouvement qui toujours excède les limites... De ce mouvement nous ne pouvons généralement rendre compte<sup>1</sup> », écrit Georges Bataille. Refus de ces limites qui nous enserrent, recherche d'un espace où elles n'ont plus cours — espace intérieur (chez le saint ou le poète), extérieur (chez l'homme d'action et le guerrier) —, tel me semblait être le fondement commun. Il apparaissait qu'ils n'avaient pu se satisfaire de la voie moyenne. La plus belle vie, selon Montaigne — « Les plus belles vies sont, à mon gré, celles qui se rangent au modèle commun et humain, avec ordre, mais sans miracle et sans extravagance » —, ne les tenta pas, cette loi de la juste mesure. Quelque chose en eux les poussa au contraire vers « l'état extrême de la vie », vers ce point où elle touche à la mort — point d'intensité maximale, atteint par les chemins les plus divers, sans doute,

1. Georges Bataille, *L'Érotisme*, Éditions de Minuit, 1957.



même si, au-delà de telles différences, on constate l'unité fondamentale des expériences qui y mènent.

L'amoureux, le saint, le guerrier. Trois états de l'homme qui diffèrent mais ne sont pas sans points communs essentiels, trois états que Bataille a rapprochés dans son étude de l'érotisme, envisagé comme « l'approbation de la vie jusque dans la mort ».

Dans l'acte sexuel, dit-il, un élément fondamental de l'excitation est l'impression de perdre pied, de chavirer, de glisser vers une perte de conscience, d'ailleurs appelée « petite mort », qui serait le moment de jouissance suprême, et comme le point culminant de la vie. À cette jouissance est lié l'attrait de la mort : mourir, mourir à soi, d'un mouvement de perte rapide, dans l'abandon de ses limites, mais sans la convulsion du mourir. Ce désir d'un chavirement qui enivre — désir somme toute assez banal —, l'amoureux et le mystique le ressentent avec une force particulière. « C'est le désir de mourir sans doute, mais c'est en même temps le désir de vivre, aux limites du possible et de l'impossible, avec une intensité toujours plus grande. C'est le désir de vivre en cessant de vivre ou de mourir sans cesser de vivre. » C'est sainte Thérèse s'écriant : « Je meurs de ne pas mourir. » Mais, commente Bataille, « la mort de ne pas mourir précisément n'est pas la mort, c'est l'état extrême de la vie ».

Éprouver la mort en continuant de vivre, ou vivre à hauteur de mort : ce que voulurent ces hommes que seuls attireraient les extrêmes. Violamment, si violemment qu'on

sent avoir atteint le point d'intensité maximal, au-delà duquel la conscience cesse de recevoir le monde et s'éteint, basculant dans le non-être. Comme, parfois, dans l'amour — non dans la sexualité joyeuse ou licite, mais dans ce transport qui se fonde sur le goût obscur de la perte de soi ; comme dans l'expérience mystique qui est recherche de la disparition en Dieu. Comme dans la guerre, dont le tumulte semble répondre à « cette catégorie d'êtres dont le rythme de vie est plus rapide et plus violent qu'il n'est normal » : « La furie de la Grande Guerre porta l'intensité de la vie au niveau de celle de Lawrence » (Churchill).

L'expérience érotique est voisine de celle du mysticisme en ce sens que l'une et l'autre, d'une totale intensité, nous portent au-delà de nous-mêmes, dans une jouissance qui est glissement vers l'extinction de soi, vers la non-existence, mais délivrée du mourir. L'une et l'autre enfreignent les lois du monde raisonnable, puisque, toujours selon Bataille, elles bravent l'interdit sur lequel sont fondées les sociétés, interdit qui touche à l'excès, à la démesure, à la mort.

L'héroïsme guerrier, quant à lui, franchit bel et bien un tel interdit : dans l'action, bientôt dans la mort, le héros poursuit sa quête jusqu'à ses conséquences ultimes. La mort, il la côtoie, l'affronte, l'embrasse ou la subit. Certes il existe une vaste différence entre la réalité de la mort sur un champ de bataille et la mort à soi-même de l'amoureux ou du mystique. Il n'en est pas moins vrai que le saint et le héros vivent à hauteur de mort et que le saint, pour ne pas mourir nécessairement, puisque tous ne furent pas des martyrs, vit pourtant comme s'il mourait.

«L'incandescence de la vie a le sens de la mort, la mort celui d'une incandescence de la vie.» C'est bien là le point commun à des démarches qui, considérées de l'extérieur, me paraissent éloignées les unes des autres : la recherche d'une intensité, qu'on pourrait nommer de bien d'autres mots — tels «immensité», ou «délivrance», ou «liberté» —, et qui implique l'anéantissement de ce qui en nous tend à la fermeture.

Le besoin d'excès : c'est lui qui nous empêche de coïncider tout à fait avec le rythme régulier des journées qui passent, de nous couler dans le moule d'une vie tranquille et réglée, de nous y trouver bien. Le besoin d'excès : celui d'aller jusqu'au bout de soi et plus loin encore, jusqu'à l'extrême limite de ses forces et au-delà encore, passé ce seuil qui ouvre à une autre forme de connaissance. «Connaissance par les gouffres», par la concentration ou l'ascèse, celle du moine dans sa cellule, ou du voyageur au long cours, perdu d'épuisement et de maladie et qui, de tous ses sens aiguisés, parvient à une forme affinée de perception, celle qu'on peut également tenter d'obtenir par des moyens extérieurs, tels l'alcool ou la drogue, par des substances chimiques... Impatience des limites qui nous définissent et nous arrêtent. Sous sa forme extrême, un tel besoin conduit à la volonté — en fait une nécessité — de dépasser, ou d'anéantir ce qui d'ordinaire constitue le moi, pour atteindre à un autre état de l'être. On peut y voir une forme d'exigence supérieure qui va emprunter divers chemins pour s'exprimer.

L'action, que choisit l'aventurier ou le héros : l'exaltation de soi par le dépassement de ses forces, ou la fuite dans une entreprise collective. Rien d'essentiel ne sépare cette forme d'expérience, chargée de résoudre les problèmes qui se posent à l'individu, des exercices spirituels, tels que les pratiquent les moines au monastère.

La vie contemplative, pour le moine et le saint, c'est-à-dire le renoncement à soi dans l'amour de Dieu. Là encore, dans la mystique comme dans l'action, c'est « l'expérience intérieure des lointains possibles de l'être » qui sera recherchée. Elle implique la solitude, la dissolution des formes de vie sociale, régulière, qui nous fondent, celle de l'individualité définie que nous sommes. Elle considère comme un néant presque tout ce à quoi s'accrochent les hommes.

(L'érotisme, que je n'étudie pas ici, pourrait constituer une troisième voie.)

Parce qu'ils s'éloignent trop de la conduite ordinaire, adoptée par l'ensemble de la communauté, ces hommes de l'extrême semblent constituer une menace pour l'ordre établi. Excès? ou bien folie? Dérèglement, cela va sans dire, la norme faisant loi. Névrose, ont diagnostiqué les cliniciens. Peut-être bien, mais qu'importe? là n'est pas l'intérêt, mais dans la manière dont ces êtres d'exception se sont exprimés. Danger, ont conclu le plus souvent leurs contemporains. Ils furent blâmés ou incompris, tenus à l'écart par les autres. C'est Lawrence, « haï et détesté » par ses pairs, « la plupart des grands fonctionnaires, des soldats

de métier, des experts politiques... », parce qu'il représente « l'extraordinaire, l'imprévu, l'incompréhensible » a dit son ami, Robert Graves, qui fut aussi son premier biographe<sup>1</sup>. Imprévu? Extraordinaire? L'apparence l'est déjà, qui est pour le moins excentrique. C'est Charles de Foucauld sous ses déguisements absurdes, rejeté par ses supérieurs; ceux-là, loin de voir en lui un être qui cherchait la moquerie et l'opprobre pour mieux se rapprocher du Christ, souvent le considèrent tout d'abord comme un vagabond malpropre. Ou Lawrence, avec ses accoutrements variés et ses coiffes non réglementaires qui choquaient, dans l'armée, ces officiers que rassurait le symbole de l'uniformité, le traditionnel couvre-chef.

Différence évidente, retrait en soi, détachement du monde. On s'étonnait, on riait ou s'indignait, on se méfiait — et on condamnait. Foucauld n'échappa pas à la méfiance de la hiérarchie et fut longtemps, par elle, arrêté dans sa vocation, suivant la voie qu'il avait choisie. Lawrence fut traité d'imposteur, de menteur, de mythomane. Ce qui semble lui avoir été relativement indifférent. « C'est ce détachement extraordinaire, ce retrait total de lui-même, qui le met en butte à tant de curiosité, de méfiance, de colère. » Il avait un sentiment aigu de sa différence et de sa solitude; tantôt il accepta cette solitude — il avait adopté envers la société une attitude qu'on pourrait traduire par ces mots : « Suivez votre chemin et laissez-moi suivre le mien » — tantôt il voulut la fuir, dans le feu de

1. Robert Graves, *Lawrence et les Arabes*, Éditions Payot, 1990-1992.

l'action d'abord, puis en s'engageant dans l'armée : en tentant de devenir semblable aux autres, à ses compagnons de chambrée ; chaque fois ce fut en vain. Bien sûr, la désapprobation s'accompagne, comme pour une médaille à deux faces, d'admiration et d'amour, de sentiments exaltés. Mais Lawrence, dans chaque cas, ne voyait que jugement abusif, éloigné de la vérité, préférant tout de même les opinions négatives, qui lui semblaient plus conformes à la réalité de son être.

Lawrence, Foucauld

Alors, furent-ils des saints, des héros, une appellation que Foucauld comme Lawrence refusèrent ? Faut-il reconnaître, et admirer — aujourd'hui que les héros sont morts et les saints sur le déclin — le caractère extraordinaire (au sens littéral) de ces hommes qu'on a voulu, pour leurs exploits ou leur personnalité, placer au-dessus des autres ? Grandeur, héroïsme, sainteté : autant de mots inscrits dans un passé qui s'éloigne, d'autant plus suspects que l'idée de dépassement, ou de supériorité, est aujourd'hui fortement contestée. Reste le mouvement irrésistible qui conduisit de tels êtres d'un bout à l'autre de l'existence. D'aucuns, tel Malraux, ont parlé de « démon de l'absolu ». Churchill, en une autre époque que la nôtre, c'est vrai, donnait sans réticence dans l'idéalisation, les notions de chef et de héros lui plaisaient ; à propos de Lawrence : « Émergeant des draperies, ses traits nobles, ses lèvres parfaitement ciselées et ses yeux étincelants ressortaient avec un extraordinaire éclat. Il paraissait vraiment ce qu'il était : un des plus grands prin-

ces de la nature.» Et, insistant sur l'idée de supériorité : « Solitaire, austère, inexorable, il se mouvait sur un avion hors et au-dessus du lot commun. »

Mais la vraie question serait plutôt celle-ci : pourquoi le destin de tels êtres ainsi que leur personne continuent-ils — en dépit des biographies, analyses, jugements qui le plus souvent, loin de nous éclairer, ne font que refléter la personnalité de ceux qui les émettent — à exciter notre capacité de rêve, notre curiosité, notre intérêt, sinon parce qu'ils correspondent en nous à une tentation profonde, le plus souvent restée inassouvie ?

Dès lors que la quête initiale est la même, il est possible d'imaginer des passages d'un mode d'être à l'autre. Déçu par la victoire en laquelle il ne voit plus qu'une illusion, excédé par le sentiment du mensonge et de l'imposture, l'aventurier, qui a tout sacrifié à son exaltation, tentera de sacrifier son exaltation à son repos. Poussé par un sentiment d'insuffisance, il voudra accéder au renoncement total du saint, s'efforçant de briser en soi ces obstacles qui le retiennent ; de toutes ses forces, il tendra vers l'étendue de l'espace ouvert, un espace infini nommé Dieu par le saint ou par celui qui ne croit pas, tel Lawrence : « paix », « repos » ou « modèle idéal ». En désespoir de cause, celui-là voudra trouver, hors de la geôle du moi, une autre « formule », une autre existence. Toujours, il s'agira de la même entreprise. Rimbaud, en marche, « piéton de toutes les routes vers le désert », pressé de trouver « la chose », de découvrir « le lieu et la formule » — de s'avancer vers le grand

large, au plus loin des divisions et petitesse qui tourmentent et enferment.

Mais aussi Foucauld, Lawrence, tous deux partis vers des terres inconnues et des royaumes sans roi. Charles de Foucauld se rendit dans le désert et y trouva Dieu ; T.E. Lawrence, s'il n'arriva pas à la même conclusion, ressentit lui aussi l'appel de cette terre sans bornes : « Je ne crois pas, écrivait-il dans *Les Sept Piliers de la sagesse*, qu'ils [les penseurs de la ville] y trouvent Dieu, mais qu'ils entendent plus distinctement dans la solitude le verbe vivant qu'ils apportent avec eux. » L'attrait pour le *silence des espaces infinis* n'est pas neuf. Qu'on doive y trouver Dieu ou le verbe vivant qu'on apporte avec soi. Mais il y eut, dans le choix du départ, pour l'un comme pour l'autre, une fuite en avant : fuite d'une réalité qui n'était pas à leur mesure, recherche d'un destin ou d'un salut, en tout cas d'un accord avec le plus profond de soi-même, appel vers l'infini, ou l'impossible, comme on préfère.

Il me fallait distinguer ce qui appartient au siècle et ce qui appartient au rêve, ce qui est déterminé et ce qui est irréductible. La réalité qu'ils fuyaient ne peut, bien sûr, être séparée d'une époque. Les deux hommes dont il est question s'inscrivent fortement dans la leur. Charles de Foucauld qui vécut encore à l'heure des grandes espérances, Lawrence qui déjà éprouvait un profond sentiment d'incompatibilité avec le monde tel qu'il était devenu après la Première Guerre. Tandis que l'un (Foucauld) rejoignait l'aventure de la colonisation, envisagée dans la perspec-



tive d'une mission divine, pour défendre les valeurs de la chrétienté, à l'image des croisés ses ancêtres, l'autre, bientôt désillusionné de l'action comme de l'aventure, ayant renoncé à cette forme de destin autant qu'à toute invocation aux dieux, aboutissait au désespoir et à une mort accidentelle, où d'aucuns virent une forme de suicide.



UNE VIE INCANDESCENTE



Jean-Jacques SCHUHL *Ingrid Caven*

Bernard SICHÈRE *L'Être et le Divin — Pour Bataille — Le Dieu des écrivains — Le nom de Shakespeare — La gloire du traître*

Philippe SOLLERS *Poker. Entretiens avec la revue Ligne de Risque — Le rire de Rome (Entretiens avec Frans De Haes)*

Leo STEINBERG *La sexualité du Christ dans l'art de la Renaissance et son refoulement moderne*

Bernard TEYSSÈDRE *Le roman de l'Origine (Nouvelle Édition revue et augmentée)*

François THIERRY *La vie-bonsaï*

Chantal THOMAS *Casanova, un voyage libertin*

Guy TOURNAYE *Radiation — Le Décodeur*

Jeanne TRUONG *La nuit promenée*

Jörg von UTHMANN *Le diable est-il allemand?*

R. C. VAUDEY *Manifeste sensualiste*

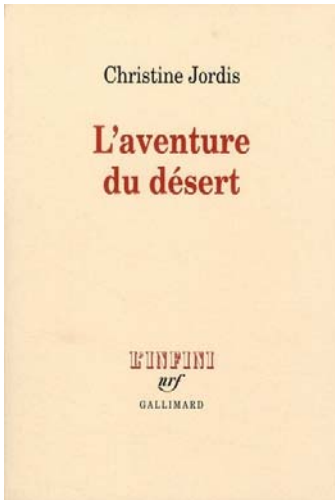
Philippe VILAIN *L'Été à Dresde — Le renoncement — La dernière année — L'étreinte*

Arnaud VIVIAN *Le génie du communisme*

Patrick WALD LASOWSKI *Le grand dérèglement*

Bernard WALLET *Paysage avec palmiers*

Stéphane ZAGDANSKI *Miroir amer — Les intérêts du temps — Le sexe de Proust — Céline seul*



# L'aventure du désert Christine Jordis

Cette édition électronique du livre *L'aventure du désert*  
de *Christine Jordis*  
a été réalisée le 16/11/2009 par les Editions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer le 15 septembre 2009 (ISBN : 9782070126545)  
Code Sodis : N32287 - ISBN : 9792070286385